
U d'/of OTTAWA
39003003498606

# LE POÈME

DES

# CHIMÈRES ÉTRANGLÉES

« De vingt à trente ans, l'homme, avec beaucoup de peine, étrangle son idéal ; puis il vit ou croit vivre tranquille ; mais c'est la tranquillité d'une fille-mère qui a assassiné son premier enfant. »

H. TAINE.

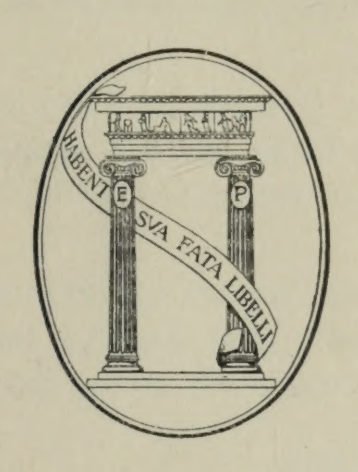
# LE POÈME

DES

# IMÈRES ÉTRANGLÉES

PAR

TRISTAN DERÈME




A PARIS
EZ EMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
E DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, N° 100

M. CM. XXI.

À POL-NEVEUX.

PÉLOPS, par l'épaule d'ivoire
Qui tous les maux guérit,
M'arracheras-tu de l'esprit
La face de la Gloire?

Chaque aube annonce une victoire
Que l'autre aube flétrit.
Plus heureux celui qui n'écrit
Et ne pense qu'à boire.

Il est aux bois tièdes et verts
De jeunes femmes, et tes vers
N'ont que toi pour les lire ;

Et le vent dans un peuplier
Quand il chante fait oublier
Les cordes de la lyre.

C'Est février, le mois des chattes et du givre
Dans les ténèbres. Tu reviens. Je vais revivre.
C'est toi. Je ne sais plus si j'ai pleuré. C'est toi.
Et tous les rossignols gazouillent sur mon toit.
C'est toi. Voici un an que tu n'es revenue
Dans cette chambre où tu as dansé toute nue
En ouvrant ton ombrelle afin de ne pas voir
Ton corps souple se refléter dans le miroir.
Tu t'en allas. Le soir, j'alignais des distiques
Mélancoliques. Souvenirs, vol de moustiques !
C'est toi. Je veux chanter ton rire et février,
Et piquer un lilas sur le calendrier.

RESTE étendue encor sous la chaude verdure
Et dors dans le parfum des hêtres et du buis ;
Là-bas, l'herbe roussit dans la lumière dure,
Mais sur nous, plein d'oiseaux, feuillage, tu bruis.

Dors, pendant qu'au zénith le soleil rude forge
Le cuivre de l'automne et lance les essaims,
Tandis que je regarde incliné sur ta gorge
L'escargot jaune et bleu qui glisse entre tes seins.

LA lune se répand sur les blanches prairies,
mais je veux dans mes bras ce soir que tu souries
et que d'un cœur gonflé de jeunesse et d'amour
tu goûtes la beauté de l'ombre après le jour,
car nous remémorant l'azur, ô toi qui n'aimes
que les prés attiédis et les fraîches tonnelles,
dans la lueur lunaire encore nous verrons
la lumière, le chœur ivre des moucherons,
la cage de roseaux suspendue au platane
et l'ombre violette où le paon vert étale,
rouge, bleue et dorée, une roue en émail,
le bouc apprivoisé sous les branches du mail,
la neige des brebis et les genêts de soufre,
les feuillages légers et l'air tendre qui souffle
dans l'herbe d'émeraude et le trèfle incarnat.
Angélus. Souvenirs. Cloche et pensionnat.
La lune sur le toit glissait sa blanche corne,
sous les tilleuls nouveaux tu sautais à la corde
en écoutant gémir de vagues pianos
dans la cour où déjà se taisaient les moineaux.
Tu cousais mes billets aux volants de tes robes...
Les mésanges de juin s'endorment sur les roses
et près de toi je songe à tous les rossignols
dont la voix enivrait les jasmins espagnols
aux jardins de jadis dans la nuit odorante
où la lune roulait comme une rouge orange.

PUISQUE je suis assis sous ce pin vert et sombre
Qui domine au soleil les tumultes marins,
O Muse, apporte-moi les syllabes de l'ombre
Pour rimer au premier de ces alexandrins.

Je sais que tout est vain ; je sais que tout est grave ;
Et je sais que mes vers tu ne les entendras,
Amie aux beaux cheveux qui rêves dans mes bras,
Cependant que le bleu s'argente sur la rive.

Pour toi ne faudrait-il chanter comme certains
Les sérénades à Grenade, les œillades
Et les baignades sans noyade des naïades,
L'échelle au clair de lune et l'amour au printemps?

Mais tu dors ; langoureuse et lasse tu reposes,
Les cheveux caressés par le vent de la mer ;
Mais tu dors et ta main laisse glisser des roses
Sur le sable stérile et dans mon cœur amer.

Tu n'aimes pas les vers car tu es belle et dis
Qu'il faut saisir le temps sous des ongles hardis
Et tenaces, le déchirer, rouge grenade,
Le mâcher et jeter l'écorce vaine. Une ode,
Son ampleur magnifique et son rythme pareil
Aux respirations des flots sous le soleil,
Sa splendeur, son tumulte et ses tempêtes sourdes,
Qu'importent, et tout l'art, puisqu'il faut que tu mordes
Ivre et pour en jouir la vie à pleines dents !
« Les poètes, dis-tu, qui contemplent, qui dans
Le secret de leur cœur reconstruisent le monde,
Peignent de vains décors sur des coques d'amande.
Je tressaille, je plonge et je m'évanouis
Aux durs baisers du fleuve, à ses cris inouïs,
L'eau m'emporte, me bat, m'enivre, et quand j'émerge,
Poètes, je vous vois qui rêvez sur la berge. »

Toi, tu ris, tu te renverses
Sur le divan rouge et bas ;
Tu n'as gardé que tes perles,
Tes fourrures et tes bas.

Cet après-midi d'automne
Chauffe l'ombre de la chambre ;
Le vent siffle et tourbillonne
Au verger couleur de cendre.

Mais tu ris, ma belle amie,
Rose sur le divan rouge,
Sans redouter que la vie
Fane tes seins ni ta bouche.



Tu dors. Encore une fois,
Moi je bourre cette pipe,
Cette vieille pipe en bois
Qui fume quand je soupire,

Cette pipe que Carco
Fume comme Pellerin
Et qui régnera jusqu'au
Sifflet de mon dernier train,

Jusqu'à l'heure où sous les fleurs
Je m'en irai pour toujours
Afin d'aller voir ailleurs
S'il est de longues amours.



Des gazes lentes et bleues
Environnent mon exil ;
Ferai-je sur tes cheveux
Une romance facile ?

Dois-je, injuriant le sort
Et le jour qui nous éclaire,
Vainement clamer encore
Ce que mon cœur a souffert ?

Quand tu vas dans l'ombre noire
T'éveiller en un soupir,
Je saurai du moins avoir
La force de te sourire.

La vie est douce encore à ceux qui savent vivre
Et tirent de leurs maux de puissantes liqueurs ;
Suspendez ce fracas, ce tambour et ce cuivre :
Il n'est besoin de cris pour émouvoir nos cœurs.

Ne me reprochez pas de vivre solitaire ;
Mais dans ce bleu jardin au feuillage léger
Où la rose fleurit près de la serpentaire,
Pour un songe amical, j'ai de quoi vendanger.

Je fume sagement ma vieille pipe à l'ombre
D'un arbre blanc et vert, sonore et japonais.
Eh ! pourquoi penserais-je à quelque heure plus sombre,
A d'anciens printemps qui sont déjà fanés ?

Celui-ci me déchire et cet autre me loue ;
Mais qu'importe ? Demain, les grappes mûriront.
Laissez-moi dans ces jours que le destin m'alloue
De funèbres rameaux ne pas ceindre mon front.

Dois-je encore pleurer ? qui faut-il que j'envie ?
Cette glycine en fleur s'enroule au cyprès noir ;
Amie aux beaux cheveux dont l'amour est ma vie,
N'ai-je pas tes bras nus qui m'enivrent le soir ?

Bientôt, les escargots endormis sous les fraises,
Un chœur de rossignols charmera mon loisir ;
Mais déjà renversée et dans l'ombre tu baises
Les roses du juillet en riant de plaisir.

Quelle bataille se livre
Sous les constellations ?
Fatigué de mon cœur ivre
Et du cri des passions,

Lassé de lutter, de mordre
Et de vaincre, j'aspirais,
Dans l'apaisement de l'ordre,
A des songes mesurés.

Sage et pur, oubliant celle
Dont la chevelure ainsi
Qu'une eau vivante ruisselle
Sur ma joie et mon souci,

Onde magnifique et noire
Où le poète noierait
Sa passion de la gloire,
Son espoir et son regret,

Je voulais sous le feuillage
De ce fabuleux été
Ecraser sur chaque page
L'ombre chaude et la clarté,

Le trèfle rouge qui brûle,
L'air qui dort, le bruit des eaux,
Aux rameaux du crépuscule
Le tumulte des oiseaux.

Dans les ténèbres fleuries
La lune fruit d'un beau soir,
L'herbe humide des prairies
Et l'azur sonore — espoir.

S'attaquant à la nature,
Le poète la pétrit
Pour en faire l'œuvre où dure
Le triomphe de l'esprit.

Mais quoi ! langoureuse celle
Dont la chevelure ainsi
Qu'une eau vivante ruisselle
Sur ma joie et mon souci,

Découvre sa gorge blanche
Et féconde en voluptés,
Sourit et vers moi se penche
Dans l'ombre où je méditais.

Qu'est-ce ? Le monde chavire
Comme un jeu de vains décors :
Elle est belle et je respire
L'odeur lourde de son corps.

Vignes blanches de rosée,
Peupliers jaunes et verts,
Sa main sur mes yeux posée
Me dérobe l'univers.

MA fortune a tourné comme l'ombre d'un arbre ;
Et l'avenir, palais fleuri, bassins de marbre,
Parc sonore où dans le tumulte et les cascades,
Mes jours devaient entrer en longues cavalcades
Sous les bouquets de blanc troène et les guirlandes
De laurier, l'avenir, la plus morne des landes,
N'est plus, parmi le deuil des futures années,
Qu'un tourbillon de cendre et de roses fanées.
Noirs platanes que bat l'averse dure ; et celle
Qui regarde pâlir la dernière étincelle
De cette gerbe en feu qui dora mes journées
Et jaunir cet espoir des tempes couronnées,
Baisse son beau visage et médite, et si elle
Profère enfin quelque parole essentielle,
C'est touchant les chapeaux, les gants et les ombrelles.
Et j'écoute gémir de rauques tourterelles,
Là-bas, dans les rameaux des saisons anciennes ;
Branches douces, lumière, aubes qui furent miennes,
Geais et merles sur les roses des matinées,
Paradis qu'à travers les grilles des années
Je regarde, tandis que la pluie et l'orage
Déchirent ma fortune et le sombre feuillage.

Que m'importent l'amour et les roses, si tu
Reposes loin de moi, si mon rêve abattu,
Rameaux rouges et verts, fleurs des branches ailées,
Ce n'est plus que bois mort sous les feuilles brûlées ?
Solitude, jardin des vipères, ciel gris
Et pluvieux où glisse avec de tristes cris
Un triangle d'oiseaux sauvages. Mes pensées
N'ont-elles pas souvent, loin des rives glacées
Où l'esprit se lamente et mire dans les eaux
Un visage de nuit, n'ont-elles pas, oiseaux,
Fui naguère battant les airs d'une aile forte
Vers l'azur? Mais ce soir que l'espérance est morte,
Qu'un lourd nuage emplit ma vie et ma maison,
Et que nul autre ciel derrière l'horizon
N'appelle plus mon cœur aux grandes aventures,
Je songe tristement à de vieilles verdures,
Feuillages dont l'orage arrache les lambeaux,
A des printemps meurtris sous les fleurs des tombeaux,
A des toits écroulés, à des sources taries,
A tes faucheurs, Destin, riant dans mes prairies,
A des lampes de jade éteintes à jamais,
A mon bonheur pareil à de beaux yeux fermés.

Bien que les fleurs, Amour, dont hier tu te plus
A couronner mon front, tu ne les cueilles plus ;
Bien qu'il neige, bien que les roses soient tombées
Où mes rêves dormaient comme des scarabées,
Et que pour moi se voile un visage immortel,
Ne pense pas que dans cette chambre d'hôtel
Que baigne ma tristesse avec le crépuscule,
Je te consacre une harangue ridicule
Et vaine, qu'insultant les dieux et le destin
Et déclamant jusqu'aux lumières du matin
Je secoue à ton front la menace et l'ortie
Tant que, les bras pendants, la tête appesantie
Et comme un vert bandeau ta couronne sur l'œil,
Tu t'endormes dans mes discours et ce fauteuil
Jaune et fané ; ni que, poète et locataire,
Les gouffres et les monts, la mer verte et la terre
Habitée et les bois et les fruits et le foin
Et la neige et l'azur, je les prenne à témoin
De ma misère et du supplice que j'endure,
Qui passeront comme l'amour et la verdure,
D'ailleurs, ou la colère et les glaïeuls et les
Plaintes des rossignols et le jaune des blés
Et la vigne que le tison d'automne embrase
Et l'odeur des lilas ; et j'achève ma phrase,
Amour, car il serait plaisant que l'univers
S'animât pour orner ma tristesse et mes vers.

Déjà j'en ai trop dit et déjà tu t'amuses
A voir que ma douleur s'efface chez les Muses
Qui passent en riant leur mouchoir sur mes yeux.
Tu ris de voir les mots des pleurs victorieux
Et que mon désespoir aux rythmes s'atténue.
C'est vrai. Mais la voici rêveuse et demi-nue ;
Ses cheveux sont pareils à son bracelet d'or ;
Lasse des voluptés, elle songe et s'endort,
Une rose est moins rose et quand elle s'éveille
Je sens mon cœur léger comme une aile d'abeille
Et je vois frissonner sur des lauriers fleuris
Dans l'aube et dans l'azur de rouges colibris,
Et je... Tais-toi. Je suis triste comme une larme,
Ne souris pas de mes alarmes et désarme
Ton arc robuste encor depuis quatre mille ans
Qu'il darde aux madrigaux des traits étincelants,
Et tandis que la nuit dans mon cœur va descendre
Laisse-moi remuer ma douleur et la cendre.

L'ACACIA blanc sur la berge
Remue au vent du soir ;
Les rouliers boivent du vin noir
Sous la glycine bleue et fraîche de l'auberge.

Mes beaux rêves s'en sont allés,
Rouliers, dans vos charrettes ;
Mon cœur plein de larmes secrètes
Songe à des rosiers verts que la foudre a brûlés.

Pourquoi faut-il qu'à vos voix dures
Renaissent mes beaux jours
Et ma jeunesse et mes amours
Avec tous les oiseaux et toutes les verdures,

Alors qu'un âpre désespoir
Casse toutes les branches
Et que la berge et l'eau sont blanches,
Acacia, des fleurs que t'arrache le soir ?

TU ne crois plus aux beaux cheveux,
Aux seins qu'une rose décore,
Et, le cœur morose, tu veux
Cependant les chanter encore.

Un beau regard, s'il te sourit,
Tu le railles, mais tu regrettes
Ces printemps morts où ton esprit
Etait plein d'étoiles secrètes.

Herbes chaudes, lilas mouillés,
Bleus platanes sous l'azur ivre,
Et l'amour, tu t'émerveillais,
Tu dansais, tu riais de vivre.

Roses rouges, feuillages verts,
Tumulte des gloires physiques,
L'univers sonore et divers
N'était que couleurs et musiques,

Et tu chantais, mais cette voix,
Ténor naïf, n'était que celle
Du printemps ivre dans les bois
Et de la vie universelle.

Et pourtant, ce temps était beau:
Mais où sont les vieilles rosées?
Tu promènes sous ton chapeau
Des constellations brisées,

Et te penchant sur le décor
De l'ancienne frénésie,
Tu la veux respirer encor
Ainsi qu'une rose moisie.

A Paul MARTIGNON

A cheval sur mon bouc barbu
J'ai cueilli des roses dorées
Et mes chèvres noires ont bu
A des rivières ignorées.

J'ai vu sur les marais fumants
Le vent gonfler comme des voiles
Les ailes vastes des flamants
Qui s'envolaient vers les étoiles ;

J'ai vu, loin des jardins publics
Où s'endorment les paons moroses,
Sur les pointes des porcs-épics
Au printemps éclore des roses ;

Et dans le monde merveilleux
J'ai poursuivi mes promenades,
Mais aujourd'hui j'ai le cœur vieux
Et fendu comme les grenades.

Je rapporte pour tout butin
Des feuilles sèches dans ma poche ;
Et j'interroge mon destin
Sur le bouc noir que je chevauche.

Ah! pourquoi donc ai-je quitté
Les coteaux bleus dans la lumière
Et les feuillages de l'été
Qui remuaient dans la rivière?

Mes yeux sont las, mon arc rompu.
Où est cette aurore fleurie?
Couché dans l'herbe, j'aurais pu
Rêver une si douce vie:

Laisser mûrir mes abricots,
Apprivoiser des escargots,

Bourrer ma pipe au frais champêtre,
En regardant les ânes paître,

Au torrent pêcher les goujons
Et les grenouilles dans les joncs,

Mener mes vaches à la foire,
A l'auberge, chanter et boire,

Cueillir les œufs au poulailler,
Lire des stances et bâiller,

Et sous mes troènes de l'arbe,
Loin des déserts et loin des flots,
Piquer des roses dans ma barbe....
Allons, tais-toi, cœur à sanglots,

Faiseur de lâches élégies,
Vas-tu pas maudire le temps
Qui souffle comme des bougies
Ton espérance et tes instants ?

Ne vas-tu pas sous la verdure
Nous dévider tes écheveaux
Et nous chanter que rien ne dure
Que le silence et les tombeaux ?

Marin, répare ta mâture,
La mer fait cabrer ses chevaux ;
Rien ne vaut la belle aventure
Et les espoirs toujours nouveaux.

Et nous, vieux bouc, partons encore !
Quel pays nous attend ce soir
Que l'espoir suscite et décore
Jetant des roses au ciel noir ?

MEs trompettes adolescentes
Ont déchiré l'ombre des sentes.

J'ai rêvé d'empoigner le crin
De Pégase, Jean Pellerin,

Et d'éblouir les demoiselles
Sur le cheval aux blanches ailes.

Au bruit des vers que je chantais
Je pensais vaincre les cités :

Qu'on jetterait sur mes bottines
Des lauriers et des églantines ;

Que les vierges en me nommant
Seraient prises d'un tremblement,

Et qu'à Passy, charmante ivresse,
Les chauffeurs sauraient mon adresse.

Mais à ce rêve où je me plus,
Aujourd'hui je ne songe plus.

Mon livre vint et les libraires
En vendirent trois exemplaires.

Livres vendus! Ah! parlons d'eux!
Sur les quais j'en ai revu deux.

Le troisième, sa couverture
Couvre des pots de confiture,

Et l'épicier que je connais
De ses pages fait des cornets.

Oh! la plus noire des boutiques!
Le sucre y poisse mes distiques,

Et mon sourire et mes sanglots
Enveloppent des berlingots,

Et parfois, dans une élégie,
Le garçon roule une bougie.

Jean Pellerin, Jean Pellerin,
Pour la gloire j'ai pris le train,

Mais, chanteur ivre de lumière,
Je suis tombé par la portière.

Et me voilà sur le talus.
Là-bas, le train ne paraît plus,

Et je goûte, suave étude,
Les roses de la solitude.

A ROGER DEVIGNE

NOus qui dans les matins grandioses voulions
Vivre couverts de gloire et de peaux de lions,
Nous finirons gérants de bar, tabellions,

Archivistes ou grooms d'autos aux larges trompes;
Mais, sevrés pour jamais du triomphe et des pompes,
Qu'importe à notre cœur, Destin, que tu le trompes,

Si tu nous sais donner l'espoir toujours nouveau
D'aborder au pays sans neige ni tombeau
Où verdit à l'azur le laurier le plus beau,

Et si cette espérance a doré nos journées,
Si nous avons souri des guirlandes fanées,
Confiants au loyer des tâches obstinées,

Et si, chantant dans la ténèbre et dans le vent,
Nous nous sentons avec une candeur d'enfant,
Baigner dans la lumière et le soleil levant.

à Pierre BENOIT

J'Ai mis des fleurs autour de ma flûte mélancolique
Et, toujours exilé, soufflant sous les saules de l'île,
J'ai tour à tour chanté l'ombre et les roses transitoires,
L'azur, les escargots, l'amour, la pipe et les étoiles :
Et l'on a vu parfois passer aux pages de mes livres,
Dans les vallons français des paons, des buffles et des tigres
Et même, à la saison où jaunissent les blancs troènes,
A cheval sur un bouc, j'allais réciter des poèmes :
Je proclamais l'espoir parmi les cendres et les roches,
Et le bouc indulgent s'endormait au bruit de mes strophes.
On disait : « C'est un fou, qui vit dans les éclats de rire.
Et nul, pas même lui, ne devine ce qu'il veut dire. »
Mais vous le comprenez, vous dont la tendresse m'entoure,
Le douloureux tourment qui me soutient et qui m'étouffe,
Et vous avez senti que mes soupirs étaient sincères,
Vous, amis d'Oloron, de Barcelone et de Bruxelles,
De Toulouse, de Mons, d'Oxford, de Paris et de Tarbes,
Et que sous mon sourire il y avait de pauvres larmes.

A HENRI MARTINEAU

NOus attendions des héroïnes
Qui dormissent sous des troènes

Ou tendissent sur des terrasses
Des lis verts et des branches rousses,

Et nous aurions chanté leurs lèvres
Avec leurs fièvres dans nos livres,

Afin, défuntes nos jeunesses,
Postérité, que tu connusses

Les traits, les tresses, les détresses
Atroces de ces Béatrices.



Où sont-elles, ces grandes âmes ?
Où sont-elles ? Tu le présumes.

Elles sont dans l'azur étrange
Où le rêve des hommes plonge

Et déroule dans les délices
Et parmi les musiques lasses

La semaine des trois dimanches.
Comme les feuilles dont tu jonches

Le gravier bleu sous les platanes,
Automne aux roses incertaines,

L'espoir s'abolit des triomphes
Que nous rêvâmes sur ces nymphes.



Mais celles que nous rencontrâmes,
Et qui fleurirent nos trirèmes,

Prononcèrent des mots sublimes
Pour dénouer les grands problèmes.

Elles eurent la voix des flûtes
Pour discourir de leurs voilettes

Et prirent des poses lointaines
Pour disserter de leurs bottines.

La passion, nous la connûmes
En voyant le fond de nos âmes.

Les leurs étaient pleines de brumes.
Mais de ces belles nous apprîmes,

Avec la ruse des sourires,
Le prix des gants et des fourrures.



En vain, nous battions les cymbales
En les chantant ; et pour ces belles,

Qui dédaignaient les orthographes,
Pourquoi composions-nous des strophes?

Elles n'ouvraient point nos plaquettes
Aux dédicaces délicates

Bien qu'elles fussent plutôt minces ;
Et si nous leur lisions des stances

Elles disaient des phrases vagues
En songeant à des catalogues.

Nouveautés, dentelles, réclames
De blanc à tous les rayons, plumes,

Blouses, manchons, serviettes, jupes,
Ah ! laissez-nous bourrer nos pipes !

Car c'est vous, *Écho de la Mode*,
Qui faites pâlir l'*Iliade*

Et qu'on préfère à l'*Énéide*
Comme au *Discours de la Méthode*.



— Ami, pourquoi cette colère
Et ces grincements de ta lyre ?

— Je t'écoute, Muse, qui parles,
De tubéreuses et de perles

Et conseilles que je profite
Du monde comme d'une fête.

— Que t'importent toutes ces choses,
Puisque les lèvres que tu baises

Frémissent et serrent tes lèvres,
Qu'elles n'épèlent point les livres

Qui vivent aux bibliothèques,
Et ne sourient à tes Ithaques ?

Que t'importe, si dans ton rêve
Tu sais voguer vers une rive,

Branches molles, lente colline ?
Où des oiseaux couleur de lune

Dans une rouge odeur d'automne
Chantent au bord d'une fontaine,

Et si, lorsque tu t'en retournes,
Loin de tomber aux heures ternes,

Après la mort du sortilège,
Tu trouves près de ton visage

Un visage qui te sourie
Et prolonge ta rêverie ?

VIENDRAS-tu rallumer les lampes
Et ma vie, Amour que j'attends ?
J'ai des cheveux gris sur les tempes
Et je n'ai pas encor trente ans.

Hôtels garnis, chambres meublées,
Escaliers tristes, quels décors !
Ah ! princesses ensorcelées,
Lys ténébreux dans les allées,
Vasques de jaspe et chœurs de cors !

Où est l'amour dont je renaisse
Et qui me rende ma jeunesse ?

Email fendu du lavabo
Où saucèrent tant de visages
Disparus ; sont-ils au tombeau
Ou rient-ils à des paysages ?

Amer poison des logements
Dont mourraient seize Mithridates ;

Miroir terne où les diamants
De problématiques amants
Gravèrent des noms et des dates.

Ils sont partis. Ils sont ailleurs.
Les jours passés sont les meilleurs.

Chambres désertes et cruelles
Où j'erre avec mon encrier ;
Des buveurs braillent aux ruelles :
A quoi bon gémir et crier?

Qui veut trop chanter, il s'enroue ;
Et par les vitres de l'hôtel
Ne vois-tu pas la Grande Roue
Et ces beaux nuages que troue
Et déchire la tour Eiffel ?

Ton cœur, n'est-ce un de ces nuages,
Ton cœur, après tant de voyages ?

Chambres d'hôtel, amours d'un jour,
De six mois ou de quatre années,
Ce sont des roses mortes pour
De futures roses fanées.

Rêves ternis, bannis, finis,
Se peut-il que tu te rallumes,
Espoir? Amours, hôtels garnis,
Les cœurs s'en vont de nids en nids
Perdant leurs larmes et leurs plumes.

La lune monte, seule aussi,
Image et fleur de mon souci.

JE souffle dans ma pauvre flûte,
Et la glace, hélas ! ne reflète
Aucun sourire auprès de ma tristesse,
Aucun visage auprès de mon visage.
Je sifflerai, puisque le sort l'exige.
Un lilas bleu se fane dans la tasse
Où tu buvais du thé chinois
Dans l'automne embaumé de pommes et de noix.

Il y avait des branches vertes,
Il y avait des feuilles mortes
Et tu dansais parmi les noires chèvres,
Dans l'herbe jaune en secouant des roses.
Et tu savais des baisers et des ruses
Qui me laissaient tremblant et les mains ivres.
La nuit c'étaient les rossignols
Et la lune glissant sur les bois espagnols.

Ombreuse auberge béarnaise
Que notre tendresse éternise !
Tu fredonnais en frottant la guitare
De sombres airs, graves comme l'orage,
Et les rouliers qui buvaient du vin rouge
Se regardaient et regardaient la terre.
Et je t'aimais éperdument,
(Dis si je mens) comme un jeune homme de roman.

Et derrière je ne sais quelles
Mers orageuses ou tranquilles
Sais-je où tu es? Mais les toits du village
Fument encor vers les blanches montagnes,
Et les enfants ramassent des châtaignes,
Et le sureau de ses grappes s'allège.
Même décor. Pour n'y changer,
Ne reviendras-tu pas danser dans le verger?

Ce sont les hêtres et les ormes.
Mais la flûte à l'heure des larmes,
En endormant ma cure et son murmure,
Transformera ma peine en harmonie :
Et je mordrai dans la rose fanée
Et les rubis de la grenade amère ;
Et de leurs lèvres sur mes yeux
Les Muses sécheront des pleurs délicieux.

LA patronne d'un tir forain
Fut indulgente à mon caprice :
Gardons, mon cher Jean Pellerin,
Que sa mémoire ne périsse !

Je pâmais au vu de sa peau,
Et, sous son rire étincelant,
Cœur chaviré, fusil tremblant,
Je ratais l'œuf sur le jet d'eau.

Mais c'est en vain que tu combines
Des rythmes purs pour cette Hélène :
Elle sentait l'acétylène
Et la poudre des carabines.

Dans la baraque à l'ouistiti
Que le temps fane et désagrège,
Par un air bleu de confetti
Quelque beau jour la reverrai-je ?...

*Casino de Paris, Olympia, Folies-*
*Bergère*, quels troupeaux d'âpres mélancolies,
Chevreaux meurtris, béliers fourbus, dans vos lumières
Et vos tumultes, j'ai traînés ! Mais les premières
Voluptés, leurs langueurs, leurs plaintes immortelles,
Ou qu'on croit telles, leurs alarmes, où sont-elles,
Et leurs larmes ? Douleurs, dont mes nuits étaient ivres
Et qu'aux tonnerres de l'orchestre, aux cris des cuivres
Rauques, des sourds banjos, des trompes, aux rafales
De clarté, je tentais d'abolir. Triomphales
Couronnes, les lauriers, aussi les marguerites,
Les dahlias, c'est toi seule qui les mérites
Et les roses, Jeunesse aux victoires secrètes
Et douces. Mais voici qu'au talus tu t'arrêtes
Avec ton blanc troupeau d'illusions qui broute
L'herbe rousse, et faut-il au désert de la route,
Quand le vent de la vie a soufflé les étoiles,
Quand mes yeux qu'enchantait la couleur de tes voiles
Ne voient plus que l'horreur de la nature nue,
Faut-il que, vagabond triste, je continue,
Sans l'espoir d'une auberge où je puisse descendre,
A marcher dans l'ennui, l'amertume et la cendre ?

Sur le toit noir et bleu que mon exil habite
La grêle blanche et dure aux ardoises crépite
Et rebondit, tintant aux vitres, parmi les
Plumes qui volent dans la fuite des poulets.
Grêle, boules de gui, cristal, œufs des colombes
Fabuleuses, dans un fracas rauque tu tombes,
Fauchant les roses des rosiers, et tu détruis
La verdure des cerisiers rouges de fruits.
Dans l'herbe, les rubis roulent avec les perles.
O nuage, au coteau bleuâtre tu déferles
Comme un océan gris qui submerge l'azur
Et la terre avec ses vignes tristes ; et sur
Le paysage éteint cette mélancolie,
N'est-ce la mienne où tout soleil baisse et s'oublie,
Qui déchire et ternit les rameaux les plus verts
Et de cendre et de nuit imprègne l'univers?

CHASSEUR morose, las durant la nuit sereine
De tirer sur la lune avec du petit plomb,
Ayant d'un réséda bouché mon vieux tromblon,
Je me veux promener sous une calme ombrelle.

Que d'autres au cœur neuf s'en aillent vers l'azur,
Que d'autres sur la mer tendent les larges voiles !
Je contemple mes tulipes et mes pivoines
Et les lents escargots qui rêvent sur le mur.

Naguère, je tremblais sous les étoiles blanches ;
Pour me mieux animer ma voix liait des mots,
Et d'un bras confiant je sciais les ormeaux
Pour prendre les oiseaux qui chantaient dans les branches.

Adieu, vieux jours. J'irai m'asseoir sur la hauteur,
Sifflant *Guillaume Tell* sous les jeunes troènes,
Pour voir l'Aube aux bras blancs, parure des poèmes,
Qui vide sur les prés son vaporisateur.

Et sans me lamenter sur ma lyre brisée,
Seul, je regarderai dans le trèfle, en bourrant
Ma pipe, les piverts qui boivent au torrent
Et les cailles qui vont pieds nus dans la rosée.

Tiède azur. Les bouvreuils s'éveillent dans les roses.
Le soleil a séché les touffes des héliotropes,
Mais la rosée encor scintille sur les fraises.
C'est l'heure en robe verte où, souriant aux feuilles fraîches,
Tu jetais de l'avoine à la dernière poule.
Un pigeon gris et bleu sur les tuiles rouges roucoule
Et le vent soucieux et triste des automnes
Secoue aux verts bambous des coquilles d'escargots jaunes.

JE ne veux point gémir ni perdre la pensée
Pour que ma Muse par la gloire balancée,
Moi couché cependant dans les ténèbres calmes,
Sur ses lauriers vivants goûte le vent des palmes,
Hymne perpétuel et doux, mais qui n'arrive
A nul, même en écho, s'il a quitté la rive.
Je me lève et tandis que l'infirmière m'aide
A me vêtir, je songe à la belle Andromède.
Ainsi t'aurais-je plu, vierge d'Ethiopie?
Me voici plus léger qu'une plume de pie
Et pour m'aller asseoir dans la tonnelle rousse,
Sous chacun de mes bras je loge un gros Larousse,
Tant je crains que le vent qui raille sous ma porte
Quand je traverserai le jardin ne m'emporte,
Les pans de ma jaquette enflés comme des voiles,
Et ne m'aille vivant mélanger aux étoiles.

CHAMBRE d'hôtel morose et vide. Un œillet penche
Et touche le miroir triste où tu contemplas
Ta gorge nue. EAU CHAUDE. EAU FROIDE. *MM. les*
*Clients sont priés de régler chaque dimanche.*

C'est dimanche. Réglons les comptes de ce cœur.
Rideaux jaunes et noirs, quel funèbre décor !

Tu n'es plus là. J'ai lu Delille et l'*Annuaire*
*Des Téléphones*, pour ne plus songer à tes
Sanglots ; mais je voyais tes larmes et restais
Des heures, les yeux clos, trop habiles à me nuire,

A remuer ma peine au lieu de l'endormir
Et mâchant ma douleur comme un fruit trop amer.

SOLEIL triste, mairie obscure, ô jours amers !
Un poulet bat de l'aile et crie, et, sur les murs,
Fades gravures : *La Herse, Cité lacustre*
Ou *Palafitte ;* et, sur la table, le registre
Des mariages ; deux orvets empaillés, dons
D'un anonyme et le portrait des Présidents
Et le cadastre avec ses taches de bougie.
Et cependant mon cœur n'est plus qu'une élégie,
Belle amie, et je songe à vous qui n'êtes plus
Qu'une ombre chère, un souvenir où je me plais
Et qui m'attriste et, sur mes jours, l'odeur des myrtes
D'un vieil automne et le parfum des roses mortes.
Cheveux légers, chair douce aux lèvres de l'amour
Et qu'orgueilleux j'aimais à regarder dormir,
Vous ; et l'air tiède, avec votre grâce apparue
Et ma peine, balance aux murs de la mairie,
Dans une odeur de buis et de trèfle incarnat,
Grévy, ta redingote, et ton habit, Carnot.

A PHILIPPE CHABANEIX.

PHILIPPE, vous tiriez les lapins de garenne
Dans les prés jaunes de Cazères-sur-Garonne
(Canton du dit, arrondissement de Muret)
Aux jours lointains où dans les saules murmurait
Cet air sec et brûlant qui fripait le feuillage.
Une hirondelle sur l'aiguille de l'horloge
Se posait et dormait en laissant pendre ses
Ailes noires, tableau charmant, et je passais
Devant l'église avec vous et la chienne lasse
Qui buvait à l'ornière et tirait sur sa laisse
En revenant de la chasse, et nous demeurions
Sur la place où grinçaient déjà quelques grillons
A regarder les deux clochers de brique pâle
Et rose. Sous l'oiseau noir l'aiguille immobile
A six heures marquait encor deux heures moins
Le quart. Odeur des bois, de la terre et des foins,
Odeur des coudriers au bord du fleuve amère
Et visqueuse, c'est vous que je me remémore
En arrêtant ce soir l'aiguille de mes jours
Sur les lapins roulant dans l'herbe et les labours.

C'Étaient les maquignons sous le jaune feuillage,
Les mules grises, les brebis de l'Ariège,
Les charrettes, le bruit, les clochettes, les cris,
Et les ruades quand les bois étaient fleuris
Du premier givre des novembres. A l'auberge
Les ivrognes juraient et se coupaient la gorge,
Dans l'odeur du vin rouge et du mouton graisseux.
Nous fumions notre pipe et n'étant pas de ceux
Que le puant aspect des goujats passionne
Nous allions vers les bois et battions cette chienne
Qui dans les basses-cours étranglait les poulets.
Les ornières craquaient sous nos semelles. Les
Moineaux roux se gonflaient sur les piquets des vignes.
Ballerines, vos mains se collaient à vos peignes
Et vous dansiez, et vous tourniez et vous tapiez
Le plancher rouge et vert qui sonnait sous vos pieds.
Pourquoi toujours pensais-je à cette ardeur lointaine
Dans ce décor malade et glacé de l'automne,
Pourquoi voyais-je encor vos visages crispés,
Ces lanternes, ces pleurs et ces noirs canapés,
Quand nous rêvions au bord de la Garonne grise
Où la lune tremblait comme une pâle rose ?

LEs nuages légers comme une laine grise
Qui flottaient dans l'air frais frôlaient la lune rose,
Et sous les arbres noirs de ce beau crépuscule
Je baisais tristement ton visage tranquille,
Et les mains sur tes yeux je regardais la ferme
Qui fumait et voguait sur les flots de luzerne.

Image des départs vers d'autres aventures !
Cieux inconnus ; baisers nouveaux ; vieilles guitares.
Les trois ruches dormaient, mais des meules de paille
Les étoiles montaient comme un essaim d'abeilles
Ou comme d'une enclume un bouquet d'étincelles ;
Et notre amour n'était plus qu'ombre et feuilles sèches.

Pourquoi voulais-je fuir, déjà plein d'amertume
Et de regrets, moi qui t'aimais et moi qui t'aime,
Mais avide en mes bras de presser d'autres rêves,
Quoique assuré du vain voyage vers des rives
Vaines ? Le soir sentait la verdure et les pommes
Et tes cheveux se dénouaient sur tes épaules.

Le navire fleuri m'allait porter à l'île
Elue : arbres légers, eau lente, libellules.
Mais je pleurais sur le morose embarcadère
Ces soirs qui sentaient les pommes et la verdure
Et, pressant sur mon cœur le paquet de tes lettres,
En songe je buvais mes larmes sur tes lèvres.

Je ne reviendrai pas rêver dans la luzerne
Ni boire amèrement la tristesse nocturne
Dans le verger paisible à côté des trois ruches
Où je baisais ta bouche en tenant tes mains fraîches,
Je ne reviendrai pas, et coule la rivière
Et le vent souffle, à moins qu'un soir je ne revienne...

PERSONNE ne saura jamais
Que je te vis cueillir des roses
Au mois de mai
Sur les rosiers aux étiquettes de bois jaune
Par un ciel bleu comme ta robe.

Personne ne saura jamais...
Que tu fus douce à ma colère
Au mois de mai,
Que tu pleurais dans un bouquet de violettes,
Que les larmes mouillaient tes lèvres.

Personne ne saura jamais...
Trop transparentes libellules
Au mois de mai...
Ton léger souvenir s'enfuit comme une plume
De tourterelle au clair de lune.

VIOLONS qui chantez sous les archets du vent,
Sureaux aux blanches fleurs, bleus et larges platanes,
Je vous retrouve à l'heure où mes rêves s'en vont,
Et le vert déchirant des montagnes natales.

Genêts, lac, fusion bouillonnante, métal
Jaune et vert, or et cuivre, où plongent les abeilles,
Et torride bourdonnement sous les catal -
Pas rouges, qu'un soleil crève de rudes pailles.

Mais ce spectacle est trop puissant pour ma douleur
Et je souffre à pleurer d'une âpre jalousie
Monotone, devant le triomphe, dans l'air
Et sur la terre, du tumulte et de la vie.

Vers le silence et pour me retrouver face à
Face avec moi, j'irai sous les saules de l'île,
Verte ombre que jamais nul astre ne perça,
Seul et blessé comme un cygne qui bat de l'aile.

Lourde et profonde comme un ample désespoir,
Entre les herbes l'eau glisse avec un murmure.
Tu ne reviendras plus au verger pourpre, pour
Cueillir la pomme acide avec la nèfle mûre.

Les voici revenus les matins embaumés.
Fleurs, branches, bleus bouvreuils ; mais que ta grâce mort
Dorme et repose dans ma mémoire à jamais
Sous les fleurs de troène et les feuilles de myrte.

Quelque rose que tu cueilles,
Une nuit la fanera ;
Le vent fait voler les feuilles,
Les amours, etc.....

Et pourtant j'aime les roses,
Le feuillage et les amours
Et bien d'autres belles choses
Qui ne durent pas toujours.

Durer, durer... Rien ne dure.
Accourez, comparaisons !
Rappelons que la verdure
Pas ne dure trois saisons.

Tout passe et cela n'est pas ce
Que les gens n'ont dit assez ;
Ils ont écrit que tout passe
Et leurs livres sont passés,

Sauf certains ; et les miens, Muse,
Dureront-ils plus longtemps
Qu'une voix de cornemuse
Qui se perd sur les étangs ?

Mais qu'importe? Toutes choses,
Ne durent-elles qu'un jour.
Les poèmes et les roses
Et les feuilles et l'amour,

Toutes choses ne sont-elles
Les rameaux jaunes ou verts
Des guirlandes éternelles
Que déroule l'univers?

Toutes choses sont liées,
La mollesse et le tambour,
Les poèmes, les feuillées
Et les grâces de l'amour,

Et chacune tient sa place
Dans cet hymne qui depuis
L'aube éternelle entrelace
Les chants des jours et des nuits.

Quelque rose que tu cueilles,
Une nuit la fanera
Mais la rose avec ses feuilles,
C'est la vie. Etc.....

Comme les marronniers d'Inde et la grange, qu'on
Me rende, avec les lilas de l'auberge,
Le rosier qui parait la grille et le balcon
D'une guirlande jaune et verte ;

Et que je puisse, loin du vacarme et des cris
Qui font trembler les vitres de la ville,
Revoir l'azur et sous les lents nuages gris
Les feuilles rouges de la vigne.

Collines douces, nuits qu'embaument les foins mûrs,
Ne goûterai-je plus vos molles grâces,
Et ne verrai-je plus le noir lierre aux murs
Et les oranges des terrasses ?

PARMI mes souvenirs, Clorinde, je choisis
Cette rue avec ses étalages moisis
Où tu voyais s'offrir en un rare mélange
Des florins de Florence, une plume de l'ange
Gabriel et, pendant au char d'Achille, Hector
(Gravure), des chapeaux: paille et demi-castor,
Des perles, le vert d'eau d'un fauteuil Louis XVI ;
L'écharpe blanche à glands d'or d'un garde-française ;
Des médailles (un aureus d'Aurélien,
Le crabe d'Agrigente et le loup argien,
La tortue éginète et le thon de Cyzique
Et la chouette athénienne); la *Physique*
D'Aristote, les *Commentaires* de César;
Des sceaux de cire verte, une peau de lézard,
Un télescope, des plantes médicinales
Et la collection complète des *Annales*
(Manque un tome); des aquarelles, des oiseaux
De Malacca, *Manon Lescaut* avec deux eaux-
Fortes (l'une piquée et l'autre disparue)...

L'air était rouge et lourd dans cette vieille rue.
L'ombre noire de deux pigeons sur les pavés
Voluptueux. Des perruches. Tu me suivais
Et quand je me tournais je te voyais sourire.
Clorinde, en y rêvant, je m'arrête d'écrire
Et songe avec délice et souffre de songer

A ces murs qui sentaient le miel et l'oranger.
Un gros perroquet vert cria (1912).
Briques brûlantes, vieux étalages, Toulouse
(S'il faut dire d'un mot le décor où l'Amour
Nous menait et, noyant sous des nappes de jour
Ma ténèbre, au milieu de ces ardeurs complices
Enivrait notre cœur de mortelles délices)
Toulouse (reprenons la phrase, s'il vous plaît)
Et ce double pigeon, Clorinde, qui volait
Comme pour imiter nos deux âmes liées,
Voici qu'au bord de l'eau, sous les chaudes feuillées,
C'est Toulouse au beau ciel, ses jardins gracieux
Et son fleuve et tes pleurs; et je ferme les yeux
Pour me mieux dérober au jour qui m'environne
Et pour nouer en ton honneur cette couronne
Que sur tes noirs cheveux un rêve ira poser,
Cette couronne où chaque feuille est un baiser.

à Francis CARCO.

POur le bonheur, dont le pipeau
Module plus doux que la gloire,
Prends ta massue et ton chapeau ;
Mais c'est toujours la même histoire.

Des fleurs sur l'onde et les agrès ;
Un vol de neige au bleu s'élance,
Et sur les flots au loin dorés
Le blanc navire se balance.

Faites sonner les beaux clairons !
Des roses s'ouvrent aux antennes ;
Les astres nous les cueillerons,
Là-bas, au ras des mers lointaines.

Et le vaisseau navigue sur
L'eau claire où se mirent les voiles
Et là-bas les rameaux d'azur
Inclinent des grappes d'étoiles.

Quel vent arrache les bouquets
Et bat la mer creuse et terrible ?
Les bateaux sont entrechoqués
Comme des graines dans un crible.

Quelles sont ces montagnes d'eau
Et ces tonnerres d'avalanches ?
Mon pauvre ami, que tu es beau
Sous ces trombes vertes et blanches !

L'ouragan hurle et tord les mâts ;
Le vaisseau grince, tangue et roule,
Et l'oiseau bleu que tu aimas
Il est noyé comme une poule.

Et maintenant tu peux t'asseoir
Au milieu des lambeaux des voiles ;
Ce n'est pas encore ce soir
Que l'on décroche les étoiles.

Alors on pleure la saison
Pleine de nids et de dimanches,
La glycine sur la maison
Et la rivière sous les branches.

On s'en revient bien tristement
Sans sa valise d'espérance ;
On s'en revient comme je m'en
Reviens vers l'ombre et le silence.

Plus de voyages et que l'on
Jette ma cuirasse et ma pique !
Mon cœur n'est plus qu'un violon
Sous un archet mélancolique.

Une pie noire et blanche en se posant sur un platane
A fait dégringoler un flot de feuilles jaunes.
C'est l'automne. Bourre de roses ta guitare
Et médite en silence aux dernières nuits chaudes
Sur tes lauriers en fleurs qu'a brûlés le tonnerre,
Et dans l'air tendre aux feuilles crois entendre
Ces soupirs qu'éclaira par un autre septembre
La topaze lunaire.

Des mots. Des mots. Pourtant ta douleur est si simple...
Pourquoi ne pas pleurer comme un pauvre jeune homme?
Mais non ; chaque lanière qui te cingle
Te fait jaillir du cœur une harangue trop sonore ;
Et lyrique et debout dans les ruines et les roches
Et défiant le sort, les étoiles et la nature,
Tu peuples de discours ta malheureuse solitude
Et tu gardes tes pleurs pour verser des paroles.

Tu déclames ; tu crois jouer un vaste rôle ;
Mais qu'une feuille tombe au bois qui t'environne ;
Que tu triomphes d'une robe ;
Que trop lourde de sucre et prise à la rafale
Une abeille froisse son aile ;
Qu'aux verts bambous de la tonnelle
Un liseron se dénoue et se fane ;

Que les lilas noircissent sous la neige ;
Qu'un chien se noie au tumulte des gaves
Et que meure une ardeur que tu crus éternelle :
Ce sont toutes choses égales.
Les bleus martins-pêcheurs égratignaient le fleuve calme ;
Tu sommeillais sous les noyers dont l'ombre est fraîche et noire
Et tu rêvais, loin du faux-musc et du vacarme
De la ville où régnaient *la Matchiche* et *la Tonkinoise*
Et cette blanche ballerine
Qui dansait nue avec un ara bleu sur la poitrine ;
Sous les feuillages qui chantaient au vent d'automne,
Malgré ton désespoir dans l'herbe de la rive
Tu n'avais pas ce cœur qui se lamente et qui s'étonne
Et tu savais encor, sous tes larmes, sourire.

Laisse tomber les feuilles jaunes des platanes
Et tes espoirs pareils à des fusées
Qui montaient en brûlant au-dessus des plaines natales :
Demain il y aura de nouvelles rosées,
Des feuillages nouveaux et des lèvres persuasives
Et des amours que déjà tu désires
Eclatant sur tes jours comme l'orage et les tonnerres,
Des tendresses que berce en caresse l'azur des îles,
Et de plus en plus éternelles.

Non, ne pousse pas de cris,
Car cela ne sert pas à grand'chose ;
Vois voler sur le ciel gris,
Lentement, ce pigeon vert et rose.

Que sait-il de la vie et du sort ?
A-t-il feuilleté les livres de métaphysique ?
Mais dans l'air qui joue une langoureuse musique
Il s'ébat sans songer à la mort.

Vis de même au calme des prairies
Et dans la douce clarté
Respire sous les branches fleuries
Avec ingénuité.

AMOUR, mon amour le plus cher,
J'ai connu ces aubes cruelles
Veillant encore à l'heure où je voyais blanchir
L'aube couleur de plâtre sur les tuiles.

J'en pleurais, mais, têtu, jusqu'au
Sommeil je méditais sur le mystère
Et quelquefois, vague ivresse, un écho
Faible me répondait du fond de la nature.

Puis comme un astre éclaterait
T'incendiant, nuit coutumière,
Muses, j'ai tressailli dans la chair et l'esprit
Et j'ai marché dans l'immense lumière.

Car le monde est harmonieux
Comme un beau chœur que soutiennent les lyres.
Ouvre les yeux, Amour, ouvre les yeux
Et danse de plaisir dans l'air que tu respires.

FIN

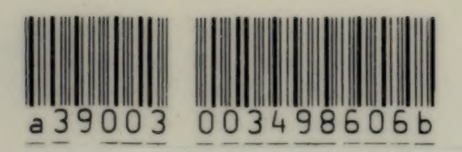
# TABLE DES MATIÈRES

# TABLE DES MATIÈRES

# JUSTIFICATION DU TIRAGE

L'IMPRESSION DE CET OUVRAGE TIRÉ A DIX EXEMPLAIRES (A.-J.) SUR PAPIER DE CHINE, 30 EXEMPLAIRES (I-XXX) SUR VÉLIN JAPONISÉ, SIX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ DE CORVOL-L'ORGUEILLEUX (1-650) FUT TERMINÉE LE CINQ MAI MIL NEUF CENT VINGT ET UN SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE KAPP, A PARIS,

CELUI-CI JUSTIFIÉ : Nº 330


a39003 003498606b